# De l'Eden perdu d'«El-Djamila»

Par Mhand Kasmi

*«Ici, c'est la Côte-d'Azur, avec le piment en plus.»*
(Annotation d'une illustre personnalité française sur le livre d'or d'un restaurateur d'El Djamila (18 janvier 2000).

Photo : Samir Sid

***Le Purgatoire – représentation eschatologique post-mortem inexistante en Islam — est défini par les textes religieux chrétiens comme le lieu où se purge et s'expie la faute originelle dont l'Eden a été le décor et l'instrument. Située selon le génial écrivain italien Dante, auteur de la* Comédie Divine*, aux antipodes de Jérusalem, le purgatoire semble, depuis début septembre de cette fin d'année, avoir trouvé meilleur site pour la domiciliation terrestre de sa divine mission de «salle d'attente» entre l'Enfer réel des uns et le Paradis promis aux autres : le paisible site touristique situé à l'ouest d'Alger de «La Madrague-El-Djamila» qui est, pour les besoins de la cause, déclaré zone «extra-territoriale».***

Ayant reçu à l'origine le nom poétique de madrague, immense filet sous-marin destiné à piéger les poissons voyageurs de passage, en rapport direct avec l'activité de pêche originelle du lieu, La Madrague en majuscule a fini par se constituer hors de l'eau une solide réputation de station balnéaire et de cadre paradisiaque pour ébats épicuriens d'une jeunesse dorée pied-noir ivre d'exotisme bon marché en pays d'Islam.

Devenue El-Djamila après l'indépendance du pays, «la Belle» continua de cultiver invariablement sa légende naissante, avant de se spécialiser finalement dans le difficile rôle de haut lieu de représentation diplomatique de l'art culinaire algérien lié à la mer, à coups de «sauces crevettes» relevées, de sardines «beddersa» bien de chez nous, chez ses «Sauveur» «Club Nautique» et autres «Poséidon».

Paradoxalement, c'est depuis que l'Etat algérien a décidé de mettre les grands moyens pour conforter la dimension de havre de plaisance terrestre et maritime du lieu, que le site connaît une descente aux enfers dont les habitants et les habitués du lieu viennent tout juste de découvrir l'horrifiante et tardive réalité. Ils se sont retrouvés piégés à leur corps défendant dans une immense madrague humaine de filets posés par des mains occultes qui veulent les punir de leur originel péché, celui de continuer à penser et soutenir vaille que vaille qu'«El-Djamila» mérite un autre destin que celui de devenir un vulgaire «madrag», c'est-à-dire un lugubre ghetto pour épaves humaines d'un ordre social intégriste rampant, qui recycle vers la périphérie des espaces déclarés « extra-territoriaux » la luxure et la perdition, dont «El-Djamila» semble coupable à leurs yeux d'être l'ostentatoire et provocante dernière vitrine.

En effet et après avoir réussi à imposer leur dictat rigoriste à la quasi-totalité des wilayas du pays, les tenants de l'ordre mafio-intégriste ont décidé, en ces temps de turbulences majeures, de frapper fort et aux portes d'Alger ! Le prétexte : une rixe ayant malheureusement été suivie de mort d'homme.

Comment en est on arrivé là ? Retour sur l'histoire d'une modeste madrague coloniale pour poissons en mal de liberté, devenue par la force des choses, gigantesque madrague et inextricable nasse, reflet fidèle et expression concentrée dans l'espace et dans le temps, de l'impéritie et de l'indigence du mode de gestion pour le moins criminel de nos territoires les plus attractifs

## Un lieu et des histoires

La première madrague de pêche installée dans la région de Aïn Benian (ex-Guyotville) date de 1870 au lieu-dit Ras Knater, devenu par corruption coloniale Ras Acrata. Cette madrague devait faciliter l'implantation des deux villages de pêcheurs que le comte Guyot, directeur de l'Intérieur au Gouvernement général, avait décidé d'implanter en 1845 au lieudit «Aïn Benian» (auquel il donna plus tard son propre nom) et à Sidi Ferruch. Pour conforter cette vocation économique souhaitée du lieu, une deuxième madrague fut installée en 1899 à mi- distance entre la pointe de Sidi Ferruch et Ras Acrata.

Ces pêcheries traditionnelles fixes (madragues) furent vite abandonnées en raison de leur coût d'exploitation exorbitant, de la découverte de techniques modernes de pêche plus adaptées, mais surtout du changement de vocation économique de la région qui vit l'activité agricole représentée par la culture du chasselas (raisin de table précoce) supplanter et reléguer toutes les autres activités au second plan.

Le sort du lieu en fut jeté. En effet et dès 1875, les vignobles s'étendaient déjà du Cap Caxine à la sortie Ouest actuelle de Hammamet, jusqu'à Zeralda mais grâce à de minutieuses sélections et au climat exceptionnel, le chasselas de Guyotville appelé «pricous» par nos parents (précoce) conquiert très vite la première place.

C'est ainsi qu'en 1948, Guyotville comptera au total 650 hectares de chasselas fournissant près de 20 000 quintaux de raisin de table et près de 250 hectares de vignes à vin, produisant 4 600 hectolitres.

Simultanément, la culture maraichère de primeurs se développe couvrant près de 500 hectares. Ces légumes sont souvent plantés entre les rangées de vigne et la terre constamment retournée et fumée ne s'épuise pas ; elle fournit ainsi jusqu'à trois récoltes par an. La culture fruitière prend aussi à cette époque quelque expansion : plus de 50 hectares d'orangers, mandariniers, citronniers, néfliers, amandiers et figuiers sont disséminés ça et là pour casser le monopole de la culture du chasselas.

C'est le développement de ces cultures qui fut à l'origine d'un phénomène social important : l'afflux vers cette zone du pré-Sahel algérois d'une main-d'œuvre musulmane presque toute originaire de l'espace territorial en forme de triangle formé par les villes de Béjaïa-Yakouren-Azzefoun.

Favorisé par des filières de recrutement villageoises très actives au lendemain du dur séquestre colonial qui frappa et dépeupla cette région punie d'avoir participé à l'insurrection de 1871, cet exode massif finit par conférer aux premières vagues de peuplement non européennes de la ville, une unité sociologique particulière.

La colonne «population indigène» des statistiques communales pouvait dès lors se noircir rapidement : de 91 sur 3 507 habitants en 1906, cette composante comme on l'appelait à l'époque passa rapidement à 1008 sur une population totale de 5 065, vingt ans plus tard en 1926. Avec un tel «boom» économique, les colons pouvaient s'offrir le luxe d'un lieu de plaisance en rapport avec leur prospérité affichée.

Il faudra attendre la construction du petit port de pêche et la fin de la Seconde Guerre mondiale, pour voir s'installer définitivement la vocation de villégiature du lieu, qui, avec Fort-de-l'Eau à l'est de la capitale, s'imposèrent comme les deux stations balnéaires les plus courues de l'establishment pied-noir à la veille de l'Indépendance. La réputation du lieu était tellement liée à la «dolce vita» qu'elle dégageait de près (pour les Européens) comme de loin (pour «les indigènes»), que quand il fallut débaptiser la connotation par trop coloniale du lieu, la dénomination d'El-Djamila (la Belle) s'imposa d'elle-même.

C'était du temps où El-Djamila alignait une brochette d'enseignes toutes aussi prestigieuses les unes que les autres, dont la seule vue extérieure vous permettait de faire, sans visa et sans billet d'avion, le tour du monde : au «San Remo» vous étiez déjà en Italie, à la «Baie d'Allong» tapissé de part en part par des bambous géants, vous débarquiez au Vietnam sans la guerre qui y faisait rage à l'époque, avant de vous retrouver sans transition au pays ennemi de l'Oncle Sam, au «California».

Photo : Samir Sid